

La figure du Serviteur souffrant du prophète Isaïe Validité d'une double interprétation juive et chrétienne ?

En hommage à Colette Kessler¹

Évoquer Colette Kessler, c'est pour moi, comme chrétien, l'équivalent d'une *mitsva*, tellement Colette m'a marqué, éveillé, guidé, formé au dialogue judéo-chrétien reçu comme une mission et une vocation, c'est-à-dire un appel auquel j'ai voulu répondre en acceptant la charge de directeur national de l'Amitié Judéo-Chrétienne de France pendant vingt ans.

Des partenaires de longue date, juifs et chrétiens, de Colette Kessler

Mais avant d'entrer plus avant dans le vif du sujet, je tiens également à nommer des personnes qui ont accompagné et entouré pendant des décennies Colette, et auxquelles j'ai été associé : d'abord Sœur Louise-Marie Niesz, religieuse de Notre-Dame de Sion, qui a fondé le SIDIC et permis à Colette d'enseigner pendant quinze ans le Judaïsme à des Chrétiens², (en outre, elles animèrent toutes deux pendant de longues années sur toute la France de nombreuses sessions incarnant vraiment un dialogue judéo-chrétien vivant), Marguerite Léna, sfx³, malheureusement absente ce soir mais qui m'écrit qu'elle est justement en train de donner une retraite en ces jours au monastère bénédictin de Pradines, dans la Loire, un lieu cher à Colette qui elle-même y avait donné des enseignements sur le Judaïsme, - j'y vois un signe -, le Pasteur Michel Leplay qui ne peut être, lui non plus, parmi nous ce soir, mais qui a également pratiqué avec Colette un dialogue pendant des décennies⁴, et enfin les membres juifs et chrétiens du Groupe du Figuier (plusieurs sont ce soir avec nous). Cofondé par Colette et sœur Louise-Marie, initié à l'abbaye du Bec-Hellouin dès 1984, ce Groupe a la particularité, rare, de travailler à parité, entre juifs et chrétiens, sur l'Écriture.

Il demeure jusqu'à aujourd'hui un lieu de partage précieux autour des textes du Premier et du Nouveau Testament, étudiés à partir de l'hébreu et du grec. Ce Groupe existe toujours. Nous nous retrouvons deux fois par an, dont un *shabbat* entier, aujourd'hui chez les Diaconesses de Reuilly, à Versailles, - ce soir, nous avons Sœur

¹ Soirée en mémoire de Colette Kessler, pour célébrer le 10^{ème} anniversaire de son décès, à la synagogue du Mouvement Juif Libéral de France (MJLF), le 16 octobre 2019.

² Cf. Sœur Louise-Marie Niesz, nds, « Témoignage », in Colette Kessler, *Dieu caché, Dieu révélé. Essais sur le judaïsme*, éd. Lethielleux, 2011, p. 223-224.

³ Cf. Marguerite Léna, *Colette Kessler. Le passage de la gloire*, éd. Chemins de dialogue, 2015 [Marguerite Léna a présenté et retranscrit dans ce livre une version donnée aux moniales d'Eygalières (Bouches-du-Rhône) par Colette Kessler, sur 2 Co 3, texte difficile de saint Paul qu'elle relit à partir de la tradition rabbinique et des commentateurs ultérieurs du Judaïsme].

⁴ Cf. Pasteur Michel Leplay, « Messages », [Témoignage lors des *Sheloshim* de Colette Kessler] [7 juin 2009], in *En souvenir de Colette Kessler (1928-2009)*, in *Sens*, n°348-349, mai 2010, p. 347-348.

Colette Kessler, de son côté, rédigea, « pour le dialogue », une méditation sur « Jérusalem... Se souvenir et espérer » [décembre 2005] en guise de postface au livre de M. Leplay, *Les Eglises protestantes et les Juifs, face à l'antisémitisme au vingtième siècle*, éd. Olivétan, 2006, p. 86-89.

Maria parmi nous -, sous la conduite d'Henri-Jack et Anny Henrion⁵, tous deux élèves de Colette, également présents.

Ce soir, j'aimerais centrer cette première intervention (ensuite, il y aura débat entre nous), sur une discussion que Colette avait eue peu de temps avant son rappel à Dieu avec l'un de vos anciens rabbins qui venait la visiter lors de sa maladie, le rabbin Stephen Berkowitz. Je ne crois pas trahir de secret puisque Colette avait accepté le principe que son amie, Béatrice de Varine, qui a enseigné durant de longues années l'histoire du Judaïsme au SIDIC⁶, puisse publier un jour dans la revue *Sens*, de l'Amitié Judéo-Chrétienne de France, les entretiens qu'elles avaient eus ensemble peu de temps avant sa disparition, et qui relataient notamment le débat que Colette avait eu avec le rabbin Berkowitz, véritable *mahloqet*, pour la plus grande gloire de Dieu ! Colette avait même eu le temps de relire en partie les notes de son amie Béatrice.

Et nous devinons d'ailleurs d'autant plus le degré de connivence spirituelle entre les deux amies après le beau témoignage que Béatrice vient d'envoyer pour saluer notre soirée d'étude, et qu'Evelyne Vitkine vient de nous lire.

Avant de reproduire et de commenter leur discussion, il me faut tout d'abord restituer l'objet de leur dialogue qui portait essentiellement sur leur lecture du passage du "Serviteur souffrant" du prophète Isaïe (52, 13 – 53, 12), terminologie chrétienne puisque nos amis juifs parlent tout simplement d'*eved hashem*, de serviteur du Seigneur.

Les lectures juives et chrétiennes du Serviteur souffrant d'Isaïe

Ce passage, très étudié en milieu chrétien et lu lors de la célébration du Vendredi Saint, jour de la Passion de Jésus, (il n'est pas, en revanche, repris dans les passages prophétiques des *haftarot* lus au cours des *shabbatot* de l'année, ni même lors des fêtes) déroule devant nous un mystérieux personnage que la tradition chrétienne, dès l'origine, perçut comme étant le Christ, alors que la tradition juive donna une multitude d'interprétations au cours des âges, la plus répandue depuis le Moyen Âge consistant à y reconnaître le peuple juif martyr, comme nous y invitent notamment Rashi et Abraham Ibn Ezra.

En ce qui concerne Rashi, on sait que son commentaire du Serviteur souffrant d'Isaïe (Is 52-53) a justement été écrit après 1096, c'est-à-dire après la première croisade qui avait massacré en Rhénanie, notamment, les communautés juives de Mayence et de Worms et ses prestigieuses *yeshivot* où Rashi avait précisément étudié. Or il avait eu connaissance de ces véritables progromes. On voit ici le poids de l'histoire (en l'occurrence ô combien tragique) sur l'exégèse même.

⁵ Cf. Henri-Jack Henrion, « A l'ombre du Figuier », in *En souvenir de Colette Kessler (1928-2009)*, in *Sens*, n°348-349, mai 2010, p. 335-340.

⁶ Cf. Béatrice de Varine, *Juifs et chrétiens. Repères pour dix-neuf siècles d'histoire*, éd. Desclée De Brouwer, 2013.

Je n'ai pas le temps ce soir de donner en détail l'étendue des interprétations juives, mais pour illustrer la richesse et la diversité des exégèses juives, disons que la version grecque d'Isaïe, la Septante, appliquait ce passage du Serviteur souffrant à tous les Justes souffrants, pour mettre leur souffrance en rapport avec leur salut final et le salut de leur peuple, et la littérature rabbinique applique ce passage, c'est-à-dire perçoit en ce mystérieux personnage les figures plurielles de Rabbi Aqiba, martyr des Romains, de Moïse, ou du 'Roi-Messie'.

Toutefois, même au Moyen Âge la figure du peuple d'Israël n'était pas l'unique interprétation, exclusive de toutes les autres, puisque par exemple Eliezer de Beaugency, un rabbin qui vivait au XIIe siècle, y percevait la figure du prophète Isaïe lui-même en expliquant que c'est le Prophète qui, dans le passé, fut un homme de douleur et de maladie, qui sera maintenant considéré avec estime, et inversement, dans le Midrash on trouve déjà (sans donc attendre les rabbins du Moyen Âge) l'application collective à Israël (cf. *Nb Rabba*, 13, 2).

Soit dit en passant, nous avons beaucoup de mal, nous chrétiens, sur ce passage du Serviteur souffrant, à comprendre comme valide, je dirais en même temps, des interprétations aussi diverses, car il est vrai que l'interprétation chrétienne, depuis l'origine, c'est-à-dire depuis le Nouveau Testament et les Pères de l'Eglise, a toujours perçu en ce passage une seule figure, la figure christique. J'ai tenté dans mon livre justement centré sur le Serviteur souffrant de restituer toute cette riche polysémie, en donnant toute une bibliographie, aussi bien juive que chrétienne, et pour les personnes intéressées, je me permets de renvoyer à mon étude⁷.

Et pendant très longtemps, la tradition chrétienne fera une lecture exclusiviste et substitutive d'un tel passage : si le Christ est bien le Serviteur souffrant en ce passage prophétique d'Isaïe, alors le peuple juif n'a plus aucun titre à être le Serviteur.

Mais après la *Shoah* et après le Concile Vatican II, une ouverture (déjà perceptible auparavant, - je pense en particulier à Jacques Maritain dans l'entre-deux-guerres, - mais pas vraiment au niveau des institutions) commença à éclore en direction du peuple juif et de ses propres commentaires, notamment pour la France et pour le sujet qui m'occupe ce soir, avec un livre comme celui du Père Michel Remaud, intitulé *Chrétiens devant Israël serviteur de Dieu*, paru en 1983 aux éditions du Cerf.

Ce dernier montre combien Israël est au contraire originellement et toujours *le* peuple serviteur. Jésus, fils de son peuple, ne peut reprendre ce titre qu'à partir de ce dernier, si bien que Michel Remaud nous invite à penser la compatibilité de ces deux interprétations – la juive et la chrétienne – et même leur inclusion mutuelle. Cette double lecture contemporaine de la figure du Serviteur souffrant est tout l'enjeu de la

⁷ Cf. Bruno Charmet, « Le "Serviteur souffrant" d'Isaïe et sa double lecture juive et chrétienne », in *Approches juives et chrétiennes du Serviteur souffrant. Témoins et Passeurs*, éd. Parole et Silence, 2019, p. 23-149.

discussion intra-juive, on le verra, entre Colette Kessler et le rabbin Stephen Berkowitz.

Colette Kessler et le Rabbin Stephen Berkowitz en discussion sur une double lecture juive et chrétienne, possible ou non, de la figure du Serviteur souffrant

À présent, nous sommes donc en mesure de mieux comprendre l'enjeu qui est en cause dans leur conversation.

Écoutons donc ce que confie Colette Kessler à son amie Béatrice de Varine :

*« J'ai été très frappée de voir l'attitude d'un de mes amis, le rabbin Stephen Berkowitz, rabbin libéral, qui devait faire une intervention en milieu chrétien sur le Serviteur souffrant. Il m'a dit : "Pourquoi travailler cette question ? Pour nous, le Serviteur souffrant, c'est Israël !" Mais l'expérience individuelle du Serviteur souffrant (ici, c'est Colette qui parle) précède sa souffrance de serviteur considéré comme étant la communauté d'Israël. »*⁸

Et puis, dans une autre conversation, toujours avec son amie Béatrice de Varine, elle poursuit : *« Et puis, je vous ai raconté la réflexion d'un ami juif me disant : "je dois aller parler du Serviteur souffrant dans une rencontre avec des chrétiens. Mais je n'ai rien à leur dire : eux pensent que le Christ est le Serviteur souffrant, et nous, nous pensons que c'est le peuple juif qui est le Serviteur souffrant. Une fois qu'on a dit cela, il n'y a plus rien à ajouter !" »*⁹

Devant de tels propos renvoyant dos à dos les deux interprétations, juive et chrétienne, soyons attentifs à la réaction de Colette Kessler :

« Mais pour moi, le thème du Serviteur souffrant – tel que j'ai pu le voir traité chez Michel Remaud (notons qu'elle renvoie à ce livre fondateur que j'ai évoqué tout à l'heure) ou dans le livre de Catherine Chalier et Marc Faessler (il s'agit ici d'un autre ouvrage d'entretiens, également novateur, entre la philosophe juive bien connue et un pasteur suisse qui vont, eux aussi, vers une reconnaissance d'une double lecture compatible de la figure du Serviteur souffrant¹⁰) – c'est à la fois un lieu de séparation entre juifs et chrétiens, mais aussi un lieu où l'on peut se retrouver. »

Elle ajoutait toutefois, à l'encontre de ceux qui sont tentés par des rapprochements trop faciles pouvant conduire jusqu'à un effacement des vocations spécifiques des partenaires juifs et chrétiens :

⁸ Béatrice de Varine, « Entretiens avec Colette Kessler, juin 2008-février 2009 » [rencontre du 9 septembre 2008], in *Sens*, n°348-349, mai 2010, p. 379.

⁹ B. de Varine, idem, [rencontres du 13 juin et du 9 septembre 2008], in *Sens*, n°348-349, mai 2010, p. 381.

¹⁰ C. Chalier, M. Faessler, *Judaïsme et Christianisme, l'écoute en partage*, éd. du Cerf, coll. Patrimoines Judaïsme-Christianisme, 2001.

« Attention ! Quand je parle de convergence, je ne veux pas dire fusion. Je peux découvrir des convergences, mais sans tomber dans la confusion. »

Ces recherches inlassables de rapprochements qui ne visent pas à la fusion mais réfléchissent à la proximité la plus grande dans la distinction des interlocuteurs, sont pour moi un exemple et un modèle.

Et avant de laisser la parole à mes interlocuteurs, j'aimerais prolonger ces confidences de Colette par un texte, lui, qu'elle avait eu le temps d'écrire et de publier dans *L'Éclair de la Rencontre* et qui donne les clés de compréhension lui permettant d'envisager les Juifs et les Chrétiens comme co-partenaires de l'Alliance éternelle, de l'unique Alliance :

« Oui, véritablement, le juif aujourd'hui peut accueillir le chrétien comme un frère à la fois semblable et différent, comme un partenaire de l'Alliance dans le projet de Dieu, comme un partenaire voulu par Dieu dans la quête du Royaume. Dès lors tous deux se rendront compte qu'ils appartiennent, en dépit des différences, à une même communauté de foi, et que, si le chrétien a besoin du juif, le juif a aussi besoin du chrétien face au monde et face à Dieu. Ensemble, ils pourront œuvrer pour un monde plus fraternel et pour mieux répondre à leur vocation respective. »¹¹

Un vœu en direction de mes frères juifs

À la suite de cette si belle "confession de foi" dans le dialogue judéo-chrétien, je formulerai, en tant que chrétien, un vœu en direction de mes frères juifs - conforté en cela par trois déclarations rabbiniques récentes, datant de 2015 et 2016, émanant respectivement d'instances françaises (rassemblant le courant orthodoxe, massorti et libéral)¹², européennes et inter-continentales¹³ (ces deux dernières émanant de rabbins orthodoxes), qui, toutes, envisagent positivement le message chrétien. Parmi beaucoup de citations possibles, je ne retiendrai que celle-ci qui émane de plusieurs dizaines de rabbins orthodoxes à travers le monde :

« Maintenant que l'Église catholique a reconnu l'Alliance éternelle entre Dieu et Israël, nous Juifs pouvons reconnaître la valeur constructive constante du Christianisme comme notre partenaire dans la rédemption du monde, sans craindre que cela soit exploité à des fins missionnaires. Ainsi que l'a déclaré le Grand Rabbin

¹¹ C. Kessler, *L'Éclair de la Rencontre. Juifs et Chrétiens : Ensemble, témoins de Dieu*, éd. Parole et Silence, 2004, p. 146.

¹² *Déclaration pour le Jubilé de fraternité à venir* (Jean-François Bensahel, Rabbin Philippe Haddad, Rabbin Rivon Krygier, Raphy Marciano, Franklin Rausky), Collège des Bernardins, Paris, 23 novembre 2015, in *Sens*, n°405, mars-avril 2016, p. 100-101.

¹³ Respectivement, « *Entre Rome et Jérusalem. Le partage de l'universel et le respect du particulier. Réflexions sur le cinquantième anniversaire de Nostra Aetate* ». Déclaration de la Conférence des Rabbins Européens et du Comité exécutif du Conseil des Rabbins Américains, 10 février 2016, in *Sens*, n°411, mars-avril 2017, p. 99-107 ; « *Faire la volonté de Notre Père des cieux. Vers un partenariat entre Juifs et Chrétiens* », Déclaration de Rabbins orthodoxes sur le Christianisme, Centre pour la compréhension et la coopération judéo-chrétienne (CJCUC), 3 décembre 2015, in *Sens*, n°405, mars-avril 2016, p. 104-107.

de la Commission bilatérale Israël/Saint-Siège, placée sous la direction du rabbin Shear Yashuv Cohen, ‘nous ne sommes plus des ennemis mais des partenaires sans équivoque dans la défense des valeurs morales fondamentales, pour la survie et le bien-être de l’humanité’¹⁴. Aucun de nous ne peut réaliser seul la mission de Dieu dans ce monde. »¹⁵

Ce sont là, tout de même, des propos qui ne peuvent que susciter et développer les relations entre Juifs et Chrétiens (et j’inclus ici tous mes frères des autres confessions chrétiennes, protestants, orthodoxes...) et qui augurent d’un futur que nous ne pouvons même pas entièrement dessiner.

Conforté par une telle vision juive des relations judéo-chrétiennes, et vous aurez remarqué, une vision juive cette fois-ci émanant de dizaines de rabbins exclusivement orthodoxes de par le monde, je formule enfin le souhait que j’annonçai tout à l’heure : en tant que chrétiens, ne plus être considérés comme de simples non-juifs entrant dans la catégorie peut-être un peu trop commode et facile de *noahide*, mais véritablement, pour reprendre l’expression de Colette Kessler, comme des « *partenaires de l’Alliance* », c’est-à-dire co-héritiers de la *Torah*, des Dix Paroles, des Dix Commandements reçus au Sinaï, compagnonnage tel que le désirait le Pape Benoît XVI dans ses discours, déjà dans la synagogue de Cologne, en 2005, réaffirmé et développé avec encore plus de force à la grande synagogue de Rome, en 2010.

Cela peut aussi peut-être nous aider à dépasser un jour l’affirmation de notre traditionnelle asymétrie jugée jusqu’à présent insurmontable. Mais je ne veux pas aller plus loin, et surtout ce soir je veux ajouter immédiatement que j’ai bien conscience – je ne peux parler ici qu’en tant que chrétien – qu’un tel partenariat et qu’un tel héritage doivent être portés avec tout leur poids d’exigence éthique et de remise en cause, tous les jours de notre vie.

J’espère que vous pardonneriez ma franchise, mais prenez-la comme une marque d’amitié supplémentaire car après les siècles de *disputationes* entre juifs et chrétiens, nous sommes arrivés en ce début de XXIème siècle à un dialogue enfin vraiment fraternel, c’est-à-dire authentique et sans tabou. Et c’est bien là l’essentiel.

Bruno
CHARMET

¹⁴ Quatrième réunion de la Commission bilatérale Grand Rabbinat d’Israël/Commission du Saint-Siège pour les relations religieuses avec le Judaïsme, Grottaferrata, Italie (19 octobre 2004).

¹⁵ « *Faire la volonté de Notre Père des cieux. Vers un partenariat entre juifs et chrétiens.* » Déclaration de Rabbins orthodoxes sur le Christianisme, 3 décembre 2015, in *Sens*, n°405, mars-avril 2016, p. 105.